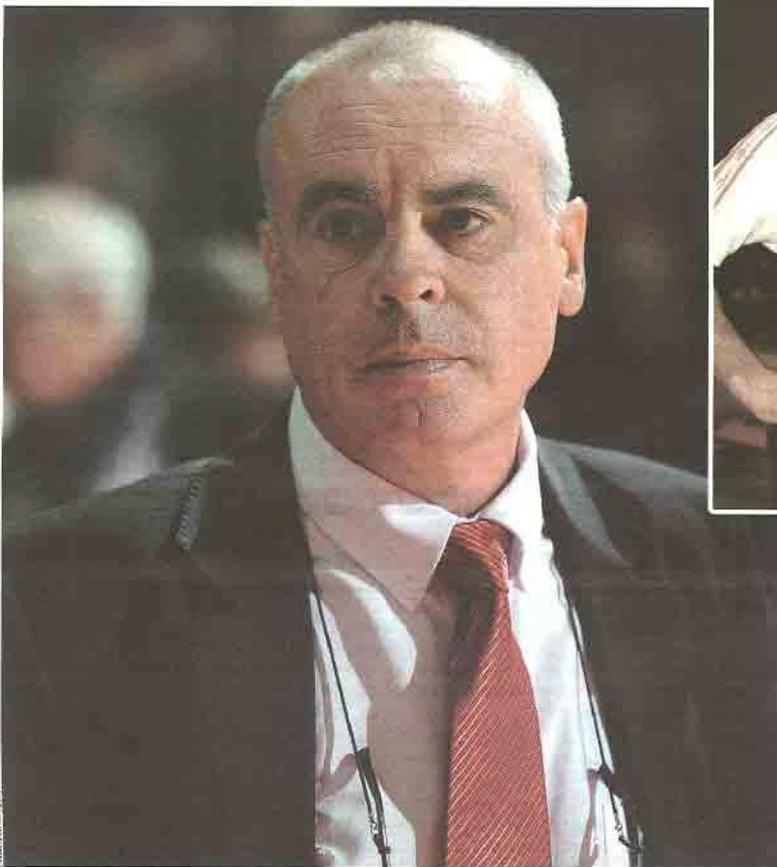


Portrait

Laurent Buffard (Cholet Basket)

Le fils de famille

Après une longue et fructueuse parenthèse dans le basket féminin, Laurent Buffard est revenu chez lui, à Cholet Basket.



Laurent Buffard cette saison et (ci-dessus) déjà à Cholet, avec Antoine Rigau.

ont été formés comme coach à La Meilleraie. « On était curieux, présents dans les clinics, on avait un peu d'avance », se souvient Buffard, qui à 51 ans aujourd'hui compile vingt-cinq ans de coaching à haut niveau à son actif. Un vieux de la vieille comme Greg Beugnot, Alain Weisz et Frédéric Sarre, ses aînés. « On était autodidactes, personne ne nous a formés à manager des équipes, à gérer des joueurs, à parler anglais. Même s'il y avait un Brevet d'État,

on s'est formé sur le tas. La formation de cadres aujourd'hui est beaucoup plus complète, intéressante et longue », explique-t-il. Buffard fut l'un des premiers entraîneurs professionnels, ce qui ne fut pas longtemps, par exemple, le cas de son précepteur Jean Galle. « Le syndicat a fait le

Repères

1986-89	Cholet Basket (assistant)
1989-90	ASA Sceaux
1990-91	Gravelines (assistant)
1991-95	Cholet Basket
1996-98	Spacer's Toulouse
1999-07	USVO Valenciennes
2006-08	Équipe de Belgique féminine
2007-08	UMMC Ekaterinbourg
2009-12	Nantes-Rezé Basket
2012-13	Lyon Basket Féminin
Depuis 2014	à Cholet Basket

maximum pour que notre profession soit reconnue, la convention collective est arrivée après. C'est un vrai métier. Il y a dix ou quinze ans, on me demandait encore lors de conférences ce que je faisais en dehors du basket. Aujourd'hui, j'arrive à 8h30 et je pars du bureau à 20h00. »

Le plus jeune coach de Pro A

Laurent Buffard fut à l'époque, à vingt-six ans, le plus jeune coach de Pro B à Sceaux, et deux ans plus tard, le plus jeune de Pro A, à son retour à Cholet. « Lorsque je suis arrivé à Sceaux, le seul joueur qui était plus jeune que moi, c'est Ahmadou Keita », se remémore-t-il. Il a eu notamment sous ses ordres Terry Stotts, l'actuel coach en chef des Portland TrailBlazers avec qui il a encore quelques contacts. Laurent Buffard envisageait de prendre une année

À quelques dizaines de mètres de La Meilleraie, « Le Smash » est à la fois un bar, une cantine, les bureaux de Cholet Basket à l'étage et un musée du club avec des posters, des maillots encadrés – dont celui offert à Jacques Chirac –, un poste de télévision qui diffuse en boucle des matches d'anthologie de CB. Un lieu à la fois chaleureux et unique qui symbolise ce qu'est cette ville, cette région, les Mauges, une terre sacrée pour le basket.

Laurent Buffard sert des paluches, blague, discute avec le staff, réconforte l'espoir Ywen Smock qui s'est fracturé la malléole. Le coach fait partie du paysage. « Sur l'une des vidéos, la secrétaire était étonnée de me voir avec des cheveux », sourit-il. Dans le couloir du bureau des coaches à La Meilleraie, l'histoire du club est racontée avec des coupures de presse. Sur l'une d'elles, on voit Buffard au milieu de ses

« élèves » champions de France espoirs. On reconnaît Antoine Rigau, Jim Bilba, Benoît Georget, tous adolescents. Dans une autre pièce, une photo encadrée, à peine plus vieille, rappelle que d'assistant Laurent Buffard passa coach

principal, avec Rigau et Bilba devenus jeunes adultes et Pitch comme sponsor maison. Laurent Buffard est un gars du coin. Né à Chermillé, à vingt-deux kilomètres, et il a vécu jusqu'à l'adolescence à Trémentines, à un quart d'heure de route. Son père était dirigeant, arbitre et menageait les jeunes du club, sa mère en était la trésorière. Il possède sa maison à Cholet. C'est une règle d'or pour un coach d'avoir un port d'attache afin de s'y réfugier en cas de gros temps au cours de sa carrière.

Pas gâté par la nature en centimètres, le Choletais a bifurqué très vite vers l'entraînement, obtenant les indispensables diplômes, et c'est un coup de fil de Michel Léger, père fondateur de Cholet Basket, qui a changé sa vie. Il a servi de prête-nom à l'Américain Tom Becker, qui n'avait pas son Brevet d'État et en échange a donc obtenu le coaching de l'équipe espoirs.

Tom Becker puis Jean Galle ont fait naître quantité de vocations. Philippe Hervé, Didier Dobbels, Valéry Demory, Thierry Chevrier, Éric Girard, Olivier Cousin, Jacky Périgois, d'autres encore, toute une génération,

« Avec le recul, je me suis dit que j'étais fou, dans l'euphorie, complètement décalé avec la vraie société. »

sabbatique et de visiter l'université de Kentucky de Rick Pitino ; il se laissa convaincre par le manager général Pierre Galle et entraîna cinq ans les Spacer's de Toulouse qu'il fit monter en Pro A. Ce club omnisports était dynamisé par la société de transports de petits colis *Extand*. « On était party pour signer Stéphane Ostrowski et Valéry Demory, et tout d'un coup le président a dit stop ! » Il a vendu sa société et les Spacer's ont disparu aussi vite qu'ils étaient apparus.

Parallèlement à ses activités toulousaines, Laurent Buffard s'occupait des U20 et c'est ainsi qu'il fut mis, par Alain Jardel, sur la piste de Valenciennes qui cherchait un successeur à son homme à tout faire, Marc Silvert. « Je suivais quelques matches féminins à la télé, comme Valenciennes-Bourges, car j'aime le basket, mais je n'y connaissais rien. J'aurais préféré rester en Pro A. J'ai eu plusieurs possibilités, mais des clubs sans objectifs. Je dis toujours que quand il y a des projets ça suscite des énergies. »

Quatre fois en finale de l'EuroLeague

Buffard se lança à l'eau et, comme souvent, une bonne fée s'était penchée sur son destin valenciennois. Ou alors on dira que le Maugeois a de l'intuition. Le maire Jean-Louis Borloo voulait redorer l'image de la ville et estima que l'USVO était un vecteur majeur. Le président du club, Francis Decourrière, député européen, fit bon usage de son carnet d'adresses. Il amena des aides substantielles de l'agglô, des sponsors, bâtit un budget d'environ 3 M€. C'était largement suffisant. En ce début de millénaire, le basket féminin n'était pas encore contaminé par les délires russo-hispano-turques. Buffard regroupa quelques unes des meilleures internationales françaises, y adjoint des étrangères performantes, y compris la légendaire Teresa Edwards venue comme dixième joueuse pour remplacer une espoir blessée ! L'engagement du public était total. Valenciennes mit fin à l'hégémonie nationale et européenne de Bourges, participa à quatre finales d'EuroLeague et en gagna deux. Le départ de Francis Decourrière au club de foot provoqua la rapide agonie de l'USVO. Il ne reste rien de cette incroyable épopée. Un soir, quelques années plus tard, des supporters sont venus remettre à Laurent Buffard et son adjoint Jacky Moreau, les deux trophées de champion d'Europe ; ils les avaient sauvés alors qu'ils allaient être jetés à la poubelle ! Buffard a récupéré aussi quelques maillots et dit avoir encore la chair de poule en visionnant des matches de l'époque. Surtout il insiste sur le fait que ses joueuses étaient « des jeunes femmes exceptionnelles et on se voyait toujours avec le même partage de plaisir et d'enthousiasme. » L'USVO était jetée aux oubliettes mais Laurent Buffard rebondit de façon spectaculaire à Ekaterinbourg, club russe richissime appelé à dominer l'Europe. C'est la première et unique fois à ce jour – si l'on excepte Robert Busnel avec le Real Madrid dans les années soixante – qu'un coach français a pu prendre place dans un poste de pilotage aussi luxueux. « Tu passes à une autre étape. Tu lâches tout. Tu arrives dans un autre pays, tu as la barrière de la langue, tu es loin de ta famille, tu es coupé de tout, on t'oublie. Tu dois t'occuper de stars énormes. Tu bénéficies de conditions idéales, tu n'as que la pression à gérer. » À Ekaterinbourg, Buffard se déplaça en avion privé, logea dans des cinq étoiles à travers l'Europe, tel le George V à Paris, bénéficia en permanence de deux coaches, son fidèle Jacky Moreau et un Russe, plus un temps de la coach en chef des Los Angeles Sparks, Marianne Stanley, venue s'occuper du perfectionnement individuel (!), d'un médecin, deux kinés, le tout sous la direction d'un manager général. L'expérience forcément profitable professionnellement et très lucrative dura un an et demi et il lui fallut ensuite retrouver le plancher des vaches, à Nantes-Rezé puis Lyon. « Lorsque tu arrives dans un petit club et qu'on

« Cholet est une ville dynamique mais c'est avec 82 000 habitants la plus petite agglomération de Pro A. »

te dit que ton assistant s'occupera aussi des espoirs, il faut rester humble. À Nantes, j'ai retrouvé des valeurs, je n'étais plus dans un monde de fous où tu peux vite péter un plomb. Je vais donner un exemple. À cette époque, je me suis acheté une grosse Mercedes. Avec le recul, je me suis dit que j'étais fou, dans l'euphorie, complètement décalé avec la vraie société. »

Cours de rattrapage

De ces années dans le basket féminin, Laurent Buffard n'a qu'un seul regret : ne pas s'être vu confier l'équipe de France. Le rôle a échoué avec succès

cinq ans à Pierre Vincent, un temps son rival de Bourges, qu'il a retrouvé face à lui le 4 octobre (victoire 67-56 de l'Asvel sur Cholet). Buffard a toujours répété que l'une des clés de sa réussite à Valenciennes fut d'imposer à ses joueuses les mêmes exercices qu'à ses garçons, mais en retournant récemment voir le match Nantes-Tarbes, il a constaté qu'il s'agit de deux univers très différents. « C'est le même métier, pas le même sport. J'avais l'impression d'être avec ma télécommande et de regarder le match au ralenti. C'était intéressant, mais en terme de vitesse, de verticalité, d'engagement, de tirs à trois-points, on n'est pas dans la même dimension. En Pro A, c'est un basket de un-contre-un où il faut savoir lire et comprendre le pick and roll, être bon au rebond offensif et surtout avoir le tir à trois-points. » Le coach choletais dit avoir continué à suivre le basket masculin par le biais de la télévision, mais qu'une parenthèse de quinze ans demande forcément une remise à niveau intensive. En guise de cours de rattrapage, il a maté cet été beaucoup de matches sur le site *scouting4u.com* et bénéficié auparavant du réseau de Jim Bilba, « il connaît beaucoup de joueurs. » Buffard avait donc retrouvé son ancien espoir, un demi-siècle plus tard, mais ce fut éphémère. Cet été, le contrat d'assistant de Jimbo n'a pas été renouvelé. « Out, il m'en veut. Il croit que c'est moi qui ne voulais pas le garder. Au contraire. C'est une décision du conseil d'administration et du président. »

Une équipe sympa

À la fin de la saison 2012-13, plongé en plein marasme, Lyon Basket Féminin avait décidé de se séparer de lui. Pour la première fois, Laurent

Buffard s'est retrouvé au chômage. Propriétaire de quelques vignes dans les Mauges, il en a profité pour faire les vendanges et se mettre à la rédaction d'un cinquième ouvrage, s'entraînant pour gagner où il aborde le coaching dans sa globalité. Il se rendait à La Meilleraie, comme toujours quand il en avait eu l'occasion, respirer son atmosphère si particulière, saluer ses potes. Il explique avoir toujours eu d'excellentes relations avec le président Patrick Chiron, mais assure n'avoir jamais envisagé un retour à CB. Seulement, après le début de saison calamiteux des Choletais, sept défaites consécutives, et le licenciement de Jean-Manuel Sousa – qu'il a appelé avant de prendre une décision définitive –, Laurent Buffard s'est vu proposer le poste à la fin décembre. « C'était un héritage difficile dans le sens que je n'avais pas fait l'équipe. C'était des joueurs très dispersés, très individualistes, pas dans un moule pour se bagarrer. Mais ça ne s'est pas mal passé. » CB a sauvé les meubles en cumulant six victoires d'avance sur les deux relégués.

La première stratégie de Laurent Buffard à l'intersaison fut de choisir ses joueurs autant de part leur profil humain que sportif. « C'est important d'avoir des joueurs intègres qui jouent au-delà de leur personne, qui sont impliqués dans le projet de l'équipe, qui sont prêts à partager le ballon, à défendre ensemble, à être dur, à ne rien lâcher. Les vrais valeurs du sport collectif. Cette année, avec nos moyens, on ne sera pas champion de France, c'est évident, mais on a fait une équipe sympa. »

Viser plus haut à l'avenir ? N'est-ce pas possible pour ce club qui s'est vu décerner par la Ligue le Label d'Argent et la meilleure note, prouvant ainsi que sa gouvernance, ses finances, son administration et encore et bien sûr son centre de formation sont au top. Cholet Basket possède après l'Asvel la plus longue longévité sans trébucher en Pro A. Le long du chemin qui mène à La Meilleraie sont suspendues les effigies des six joueurs formés ici-même – plus celle de Jim Bilba – ayant rejoint ensuite la NBA. « On est un peu l'Auxerre du basket français. Cholet est une ville dynamique mais c'est avec 82 000 habitants la plus petite agglomération de Pro A. »

L'édification de La Meilleraie, en 1987, lorsque Laurent Buffard était l'assistant de Jean Galle, fut une aubaine. Mais comme le dit le fils de famille revenu à la maison, « si Cholet veut franchir une étape, il nous faut une belle salle. » ●

« Ce n'est pas facile de faire une équipe de Pro A ! »

« En Pro A, on fait souvent davantage du saut en hauteur que du basket. C'est sans doute pour ça que l'on n'a pas au niveau européen les résultats que l'on attend. On a joué Novo Mesto, ils ont des grands, des ailiers qui vont très vite, une justesse dans le jeu qui est exceptionnelle. La moindre erreur, tu la payes cash car ils ont un jeu collectif, de passes, qui leur permet d'être très efficaces. On était sur un 4 belge (NDLR : Maxime de Zeeuw qui a signé à Rome), des Allemands, de bons Yougos, mais on ne peut pas se les payer. Un Ricain quand tu le payes en dollars, c'est très intéressant aujourd'hui. Un Européen, tu le payes en euros. On était intéressés par Derek Raivo (Nymburk, République Tchèque), le fils de Rick que l'on a vu en France et Michael Stockton (Ludwigsburg, Allemagne), le fils de John, des joueurs atypiques avec une grosse connaissance du jeu. Trop chers.



Ca nous oblige de recruter juste, ne pas faire d'erreurs avec un mélange du meilleur joueur de Pro B et de joueurs d'expérience. Ce n'est pas facile de faire une équipe de Pro A ! Je voudrais réussir à garder des joueurs, c'est un vrai gage de réussite. Plus tu changes, plus tu te mets en péril. À Valenciennes, on changeait une ou deux joueuses par

an pour amener de la complémentarité, pour avoir de meilleures joueuses, pas plus. Ce qui est important c'est la motivation des joueurs. Je pense que la nouvelle génération est beaucoup plus difficile à manager que celle d'avant. Pour une raison simple : dans leur vie de tous les jours, avec les jeux vidéo, ils sont un peu dans le virtuel. » ●